

Relations

RELATIONS

Livres

Numéro 817, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99122ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2022). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (817), 69–72.



SHUSHEI AU PAYS DES INNUS

JOSÉ MAILHOT

MONTRÉAL, MÉMOIRE D'ENCRER,
2021, 224 P.

L'HÉRITAGE D'UNE ANTHROPOLOGUE À PART

L'anthropologue et ethnolinguiste québécoise José Mailhot, connue sous le nom de Shushei chez les Innus de la Basse-Côte-Nord, a consacré sa carrière au rayonnement de la langue et de la culture innues. Dans ce récit posthume publié en mai 2021, quelques jours après son décès à l'âge de 78 ans, elle retrace en 13 chapitres son cheminement auprès des Innus du Nitassinan.

Le récit nous transporte dans les années 1970, alors que prévalaient « le silence, l'ignorance, l'indifférence et, trop souvent, le mépris » à l'égard des peuples autochtones, comme le souligne Serge Bouchard (décédé lui aussi en mai 2021) dans la préface qu'il signe. C'est également l'époque où Mailhot et Bouchard font partie d'un groupe de jeunes anthropologues passionnés, composé entre autres de Rémi Savard et de Sylvie Vincent, qui amorcent des recherches colossales pour parvenir à une meilleure compréhension de la culture innue. Pour José Mailhot, la maîtrise de la langue est fondamentale pour qui veut appréhender la vision du monde innue de manière plus juste.

Une de ses activités les plus marquantes en ce sens est la traduction du premier livre d'An Antane Kapeshe, *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*. Mailhot raconte la genèse de cet ouvrage, et par la même occasion, les liens d'amitié profonde qui se tissent avec celle qui va devenir, en 1976, l'autrice du premier ouvrage de création en langue autochtone publié au Québec et diffusé de manière commerciale.

José Mailhot décrit par ailleurs son long parcours d'apprentissage des différentes variétés régionales de la langue innue, qui durera dix ans, et son travail de recherche innovateur autour de la taxonomie innue de la faune sauvage, réalisé avec Serge Bouchard. C'est à cette période d'effervescence que débute sa collaboration avec la poète Joséphine Bacon, grâce à un projet du Laboratoire d'anthropologie amérindienne axé sur l'articulation entre mythe, lexique et rituel.

Au-delà de son travail de transmission de la langue, José Mailhot joue le rôle d'interprète. Les nombreux incidents dramatiques dont elle est

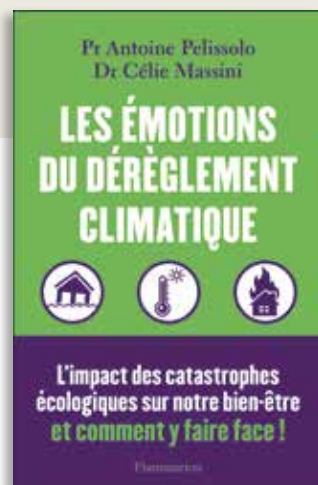
témoin, et les discriminations dont ses amis innus sont victimes, la poussent à militer à leurs côtés. Ainsi, elle accompagne une amie chez l'évêque du diocèse de Labrador-Schefferville, Peter Sutton, en 1982, pour dénoncer les agressions sexuelles commises envers des enfants de la communauté de Sheshatshiu par le missionnaire oblat Léonard Paradis. Comme on le sait, celui-ci sera tout simplement muté vers un village encore plus isolé et vulnérable.

C'est aussi à Sheshatshiu que José Mailhot vit des expériences racontées sur un ton humoristique, comme le « sauvetage » collectif d'une gigantesque carte emmurée par accident, qui avait été créée par les Innus du Labrador afin d'appuyer leurs revendications territoriales auprès du gouvernement fédéral. L'anthropologue a plus tard utilisé la carte pour repérer les lieux cités dans les entrevues de recherche qu'elle avait menées sur les régimes fonciers des Innus de cette région.

La dernière partie du livre comporte des extraits du journal tenu par l'autrice sur son travail de lexicographe, notamment entre 2005 et 2012, au sein de l'équipe de réalisation du tout premier dictionnaire pan-innu. On y découvre une femme émerveillée par les nuances de la langue qui se révèlent alors à elle. Ainsi, elle apprend que le terme *ushkau-pishim* (le mois de septembre) fait référence au nouveau panache que le caribou arbore à cette période de l'année.

L'ouvrage se conclut par des épisodes de retrouvailles émouvantes avec An Antane Kapeshe, que José Mailhot présente comme une âme sœur : « Le lien qui nous unissait, An et moi, était unique » (p. 205). La lecture de ce témoignage permet de comprendre à quel point le parcours de ces deux femmes remarquables est indissociable. On a par ailleurs l'occasion de suivre chaque étape du chemin parcouru par les Innus pour faire rayonner leur patrimoine linguistique et culturel en collaboration avec celles et ceux qui les appuient, et de mesurer l'ampleur du travail qui reste encore à accomplir. ■

Anusha Runganaikaloo



LES ÉMOTIONS DU DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE

CÉCILE MASSINI
ET ANTOINE PELISSOLO

PARIS, FLAMMARION, 2021, 221 P.

L'ÉCOANXIÉTÉ, UN MAL MÉCONNU

Nous traversons un moment de pessimisme généralisé, avec cette particularité que l'angoisse en raison de l'invasion de l'Ukraine par la Russie ou la hantise d'une nouvelle vague de la pandémie de COVID-19 semblent avoir remplacé la crainte d'un bouleversement climatique. Mais en cette ère de catastrophisme ambiant et de crises successives, comment va notre moral ? Les bouleversements planétaires récents et les peurs quant au monde à venir draineraient-ils un lot de désarroi que l'on porte en soi ? Ou un tumulte d'émotions mal canalisées pour une majorité d'entre nous ?

À ne pas confondre avec la collapsologie, le concept d'écoanxiété (on entend quelquefois « solastalgie ») correspondrait à cette sorte d'angoisse existentielle liée aux problèmes environnementaux et à leur surmédiation, accompagnée d'un sentiment d'incapacité d'éviter une situation inéluctable. Cet essai centré sur les émotions environnementales pose d'abord un diagnostic pour ensuite proposer des solutions afin de faire face à ces nombreux problèmes, à la fois sur le plan personnel et à l'échelle de la collectivité. Les coauteurs ont observé de près l'écoanxiété : Cécile Massini est interne en psychiatrie, tandis qu'Antoine Pelissolo est psychiatre et enseigne la médecine à l'Université Paris-Est Créteil Val de Marne.

La première moitié de l'ouvrage décrit les phénomènes liés à l'écoanxiété mais prend en compte, au lieu de faits avérés, beaucoup de tendances et de projections sur ce qui pourrait survenir dans quelques décennies si rien ne change. Axée sur l'action, la deuxième moitié apporte des stratégies afin de réagir : éviter « l'impuissance apprise » (p. 181), « renouer avec l'action » (p. 179), « être bienveillant » (p. 186), miser sur « des résultats mesurables » (p. 187). On aurait pu ajouter à ces belles résolutions celle d'éviter de surconsommer et surtout de gaspiller.

Le style des coauteurs est vivant et accessible ; ce n'est pas un manuel de médecine ! Cécile Massini et Antoine Pelissolo reprennent même le néologisme « empowerment » pour traduire le concept d'*empowerment*, signifiant « prendre le pouvoir d'agir » (p. 15). C'est mobilisateur, mais on reprocherait au livre de baser son argumentation sur des données vagues (on signale au passage « une étude réalisée en 2017 dans quatre pays européens », p. 99), sans toujours les relier à des références bibliographiques précises et validées. On reste parfois perplexe devant certains constats et — encore plus — devant la surabondance de sources virtuelles, sites Internet et publications Instagram en appui à l'argumentaire. Une section « Vers quel praticien se tourner ? » explique d'une manière comparative le travail qu'accomplissent psychologues, psychiatres et psychothérapeutes pour venir en aide aux personnes écoanxieuses, ce qui reste assez symptomatique — sur le plan des valeurs et de la morale — d'une perte de repères, sinon de guides.

Les solutions proposées par Massini et Pelissolo s'apparentent parfois à de la psychologie populaire (ou de la « psychologie positive », p. 188), avec des propositions d'atelier pour exprimer ses émotions au moyen d'une carte mentale, une liste d'outils nécessaires comme le papier, les feutres de différentes couleurs. Par contre, les solutions proposées comme l'action sociale, le militantisme et les voies pour « sortir de l'impuissance apprise » (p. 184) apparaissent pertinentes, voire salutaires. C'est la principale force de ce livre qui fait réfléchir, même si ses propositions ne sont pas toutes nouvelles. ■

Yves Laberge



**LES POPULISMES
D'HIER À
AUJOURD'HUI**

**FRANCE GIROUX ET ANDRÉ
MINEAU (DIR.)**

MONTRÉAL, ÉDITIONS JFD, 2021,
150 P.

LES AMBIGÜITÉS D'UN CONCEPT IMPRÉCIS

Depuis quelques temps, caractériser la situation politique mondiale par le vocable de « montée du populisme » est un poncif que l'on entend aussi bien dans les médias grand public que dans le milieu universitaire. Ce concept revient à la mode pour désigner des figures et mouvements aussi différents que Donald Trump et Pablo Iglesias (ex-leader du parti espagnol Podemos), Marine Le Pen et le Mouvement 5 étoiles (Italie), Hugo Chávez et François Legault, ou encore Manon Massé et Jair Bolsonaro.

Par le sous-titre « Les ambiguïtés d'une parole attribuée au peuple », France Giroux et André Mineau, qui assurent la direction de l'ouvrage, cherchaient probablement à désigner le flou entourant la notion de « peuple » et son emploi discursif par des figures dites « populistes ». Or, ironiquement, une ambiguïté similaire traverse l'ouvrage au sujet du concept de « populisme » lui-même. Alors qu'on pourrait s'attendre à ce que ce livre fasse la lumière sur ce concept et son application, on se retrouve plutôt entre chien et loup : aucune définition ne nous est fournie d'emblée, et les différents chapitres ne semblent pas s'entendre sur de nombreuses questions cruciales. Par exemple, à la question de savoir si un populisme de gauche est possible, Danic Parenteau, Pierre Mouterde et Eric Martin répondent « oui », alors que France Giroux y voit plutôt une contradiction dans les termes, une impossibilité conceptuelle. Cette dernière, par ailleurs, refuse d'appliquer l'étiquette populiste à François Legault, alors que Jocelyne Saint-Arnaud le fait sans ménagement. Il y a là matière à égarement pour qui ne serait pas déjà rompu aux débats entourant le populisme... alors que le tour d'horizon qu'on propose relève davantage de l'introduction que du débat savant.

Or, si l'on doit bien retenir quelque chose des débats actuels sur le populisme, c'est que la précaution est de mise dans le maniement de ce concept. À plus forte raison quand celui-ci, contrairement à plusieurs autres vocables politiques, a été élaboré de l'extérieur des mouvements auxquels il a été appliqué. Ou si l'on convient que « le populisme n'a pas de textes fondateurs » (p.76), comme l'affirme Pierre Rosanvallon (cité par Danic Parenteau).

Autre problème : certains présupposés auraient gagné à être déclarés d'emblée. Toute critique de la « démocratie », le plus souvent identifiée à sa variante libérale — à quelques exceptions près —, paraît *a priori* suspecte. Il ne semble pas y avoir d'espace pour une considération de la critique du système démocratique actuel par les voix dites « populistes ». Le plus souvent, la seule concession est la reconnaissance du problème de la classe politique qui ne serait « pas à l'écoute ». Comme si le phénomène populiste — même si on le considère comme fondamentalement négatif — pouvait être dissocié du terreau où il germe, c'est-à-dire la démocratie libérale elle-même.

Il en résulte un ouvrage très inégal. Notons toutefois la qualité des contributions de Danic Parenteau, Pierre Mouterde et Eric Martin, qui tentent d'élargir l'horizon du débat en offrant des perspectives inédites. Ces trois chapitres confrontent le populisme à différentes objections principales ou historiques, tout en évitant de relayer les lieux communs qui servent de socle aux autres sections du livre.

De fait, ils invitent à une tout autre analyse : l'étude de l'assignation de l'étiquette « populiste » à différents mouvements politiques. Que révèle une telle assignation — *a fortiori* si, comme le souligne Pierre Mouterde, le terme est employé le plus souvent de manière péjorative ? Quels sont ses mécanismes et ses finalités ? Une telle enquête aurait l'avantage, outre celui d'ouvrir des pistes originales, d'éviter potentiellement certains clichés que l'on nous sert le plus souvent et qui obscurcissent plus qu'ils n'éclairent la notion de populisme. Mieux encore : cette analyse nous permettrait de mieux comprendre pourquoi de tels lieux communs se substituent à une analyse rigoureuse du phénomène. La fréquence de l'emploi du concept de populisme exige en effet que l'on prenne ce phénomène dans son entièreté et sa complexité sans en écarter les manifestations qui se refusent au cadre théorique qu'on tente de lui imposer. ■

Ludvic Moquin-Beaudry



ROUGE AVRIL

**SYLVAIN LEMAY ET
ANDRÉ ST-GEORGES**
MONTREAL, MÉCANIQUE
GÉNÉRALE, 2022, 272 P.

PENDANT LA SEMAINE SANGLANTE

Rouge avril est le fruit d'une deuxième collaboration entre l'auteur Sylvain Lemay et l'illustrateur André St-Georges. Le récit de la bande dessinée, tressé sur fond de Printemps érable, met en scène Réal Petit, professeur de littérature au Cégep de l'Outaouais, qui se lance dans la coécriture d'un roman graphique avec un étudiant au moment des bouleversements de la grève étudiante de 2012. En parallèle de cette mise en abyme de la bédé dans la bédé, une seconde trame narrative relate une enquête mystérieuse sur l'identité secrète d'un célèbre auteur de polars.

L'album, fait d'illustrations simples mais efficaces, se prête facilement à la lecture, mais le fil conducteur du récit est parfois difficile à suivre. Le rythme de l'histoire est rapide, parfois un peu trop, comme lorsque le roman graphique aborde la fameuse « semaine rouge » — semaine marquée par une escalade de tensions entre les étudiants, la direction de l'Université du Québec en Outaouais (UQO) et les corps policiers.

Ayant moi-même vécu ces épisodes du mouvement étudiant en Outaouais, j'ai pu parvenir à me resituer dans l'espace et la chronologie événementielle. Cela dit, pour ceux et celles qui n'ont pas été au fait de l'ampleur des arrestations durant la semaine du 16 avril 2012 — plus de 300 —, la couverture des événements est sans doute trop rapidement esquissée pour en saisir toute l'importance. En effet, les confrontations entre, d'un côté, les étudiants et, de l'autre, la direction universitaire et les forces policières étaient, en réalité, particulièrement brutales. Lors d'un épisode auquel le roman fait brièvement allusion, des étudiantes et les étudiants se sont retrouvés piégés à l'intérieur du pavillon Lucien-Brault de l'UQO. Les manifestantes et les manifestants ont subi des blessures ainsi que de nombreuses violations de leurs droits, dont l'imposition d'une interdiction de revenir sur le campus universitaire. Ce fut un épisode choquant de la grève en Outaouais qui a laissé bien des séquelles dans la communauté étudiante.

De manière générale, le Printemps érable est relégué à l'arrière-plan du récit. Ainsi, les lecteurs accrochés par le titre, qui laisse entendre autre chose, seront fort probablement déçus. Toutefois, plusieurs trouveront sans doute un intérêt dans la mise en scène des événements dépeints à plus petite échelle. On lira notamment des conversations entre étudiants et étudiantes dans lesquelles les mérites de la grève sont vivement discutés et débattus. Les défis et contradictions du mouvement sont présentés tels qu'ils sont vécus par les protagonistes. Ces scènes du quotidien étudiant — en dehors des manifestations — sont l'une des principales forces du récit.

Une autre de ses forces tient à la présentation qu'on y fait du processus d'écriture collaborative entre étudiant et professeur. Il est rare de voir la scénarisation d'une telle créativité, particulièrement lorsque celle-ci réunit une figure d'autorité et un étudiant. L'interaction entre les deux personnages principaux illustre bien la complexité de leurs rapports. Par contre, il n'en est malheureusement pas de même pour ce qui est des interactions entre les personnages masculins et féminins. En effet, la représentation des femmes dans le récit laisse à désirer : elles sont montrées à travers le prisme de stéréotypes éculés, comme celui de l'ex-conjointe désagréable, de la copine agaçante, etc. De plus, on traite un peu maladroitement la possibilité que l'un des personnages principaux, le professeur de cégep, soit coupable d'inconduite sexuelle à l'égard d'étudiantes. Ce fil ne trouve pas vraiment de résolution à travers le récit.

Il s'agit, en somme, d'une lecture légère, divertissante. Le choix de l'Outaouais comme théâtre du Printemps érable en fait une œuvre unique parmi les fictions qui revisitent les événements de 2012, dont on souligne le 10^e anniversaire cette année. La bédé saura sans doute s'y tailler une place, même s'il y a fort à parier qu'elle sera éclipsée par des récits plus politiques. ■

Elizabeth Leier